

A close-up portrait of a woman with long, wavy, reddish-brown hair. She has a serious expression and is looking directly at the camera. Her hands are visible, resting on her chest. The background is a plain, light grey color.

RAYHANA

Le prix de la liberté

TÉMOIGNAGE

Flammarion

Extrait de la publication

RAYHANA

Le prix de la liberté

C'est l'histoire d'une femme qui parle des femmes. Celles qu'on n'entend jamais, celles qui ont peur, celles qu'on fait taire. Elle évoque leur désir, leur féminité, leur sexualité. Leur joie de vivre. Leur liberté. C'est l'histoire d'une femme qui parle aux femmes qu'on bat parce qu'elles fument, dessinent, écrivent, enseignent, se mettent en jupe, sortent, parce qu'elles couchent avec des garçons. C'est une femme que les hommes ont longtemps empêchée de vivre, et qui n'a jamais voulu se laisser faire. Une femme en colère. Une Algérienne qui a fui son pays pour rejoindre la France parce que des islamistes ont tué son metteur en scène, assassiné le cinéaste avec lequel elle faisait un film. Une femme que les policiers algériens ont essayé de faire taire. Une femme qui a transformé sa vie en art, joue la comédie et écrit des pièces.

Un soir de janvier 2010, alors qu'elle se rendait à une représentation de sa pièce *À mon âge, je me cache encore pour fumer*, des inconnus ont aspergé Rayhana d'essence et essayé d'y mettre le feu, comme un livre qu'on brûle. Ils l'ont traitée de mécréante et de putain. Ils ont voulu la faire taire. Elle a continué à jouer. Aujourd'hui, elle parle. À son âge, elle ne s'arrête pas de fumer.

Rayhana est auteur et comédienne.

Flammarion

Extrait de la publication

Le prix de la liberté

Rayhana

En collaboration avec Didier Arnaud

Le prix de la liberté

Flammarion

Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-4296-8

À Bernard, mon Ben, l'amour de ma vie

« À la fin de son prêche consacré aux souffrances qui attendent les damnés dans l'autre monde et aux joies réservées aux élus, l'imam s'écrie :

— Ô croyants ! Que ceux qui veulent aller en enfer se lèvent !

Tout le monde reste assis, la tête baissée.

— C'est bien, musulmans ! Alors maintenant, que ceux qui veulent aller au paradis d'Allah se manifestent !

L'assemblée des fidèles se met debout comme un seul homme, à l'exception de Nasr Eddin qui reste assis.

— Eh bien, Hodja, il faudrait te décider ! Tu ne veux pas non plus aller au paradis, à ce que je vois...

— Non, allez-y, vous. Moi, je reste ici. »

Nasr eddin Hodja

Ce livre n'est pas le récit d'une victime. Mais le roman vrai d'une combattante entre deux rives. Un pont jeté vers ce qui nous séparait hier et ce qui nous lie désormais.

De Paris à Alger, la résistance se joue sur une double scène : celle du théâtre et de la vie. Grâce à ces cheveux mouillés, qui n'ont pas voulu flamber, le visage de Rayhana éclaire toujours cette double scène. D'une flamme que deux illuminés n'ont pas su éteindre, et qu'ils ont même ravivée.

Lorsque j'ai entendu parler de son agression, en plein cœur de Paris, j'ai pensé à elle, à ce qu'elle avait dû ressentir, mais aussi au choc qu'allaient éprouver mes amis de « culture musulmane ». Des « mécréants » eux aussi. Qu'ils viennent du Maghreb ou du Machrek, d'Algérie ou d'Iran, ils ont fui le fanatisme pour vivre libres à Paris. Ici, c'est leur abri. L'ultime étape d'une vie passée à rejeter l'emprise de tyrans ordinaires : ceux qui vous empêchent de fumer, de jouer au football avec un short trop court, d'aller à l'école en cheveux, de

Le prix de la liberté

manger et de boire, de rire, de parler, de respirer... Ici, ils respirent. Mais cet oxygène a un prix : le courage et l'exil.

Pour vivre libres et respirer à leur heure, ils ont dû laisser des proches, des couleurs et des odeurs. Celles qui flottent à Alger, Beyrouth, Damas ou au Caire. En échange, ils veulent bien grelotter en hiver, subir l'humiliation des visas difficiles à obtenir, et même le racisme ordinaire de ceux qui ne savent rien de leur vie. Ils veulent bien tout encaisser. À condition que cet exil soit un refuge : le havre de liberté pour lequel ils ont tout quitté. Aucun ne s'est préparé à sentir un jour l'odeur de l'essence, ici en plein Paris. L'agression de Rayhana a pourtant eu lieu au cœur de ce refuge, où les voiles fleurissent, les identités se crispent et les théâtres tremblent. Comme hier en Algérie. Sauf qu'ici, c'est une terre laïque. Notre rêve, notre utopie. Ici, ce sont les tyrans, les fanatiques, qui doivent apprendre à maîtriser leurs pulsions de mort et de domination. Ou alors, il n'existe plus de refuge, nulle part, ni pour Rayhana, ni pour Darina, ni pour Mohamed, ni pour moi, ni pour vous, ni pour personne.

Ce livre n'est pas seulement beau parce qu'il répond à la menace par la vie et à la haine par la beauté. Ce livre est beau parce qu'il nous transmet cette force par-delà la Méditerranée. Comme beaucoup d'Algériens, Rayhana a appris à ne pas baisser la tête sur les pas d'un père qui ne l'avait pas baissé face aux colonisateurs. Ses grands parents ont payé

Le prix de la liberté

le prix de la résistance, entre torture et humiliation. Elle est le fruit de ce mariage forcé suivi d'un divorce atroce entre deux pays, mais aussi celui d'une histoire d'amour entre deux cultures.

En Algérie, déjà, Rayhana brûlait les planches d'insolence. À une époque où les zéloteurs du FIS et des GIA abattaient tout esprit libre en pleine rue : les petites filles qui refusaient de se voiler pour aller à l'école, les journalistes, les directeurs de théâtre... Aujourd'hui à Paris, c'est sur les planches d'un théâtre comme la Maison des métallos, situé juste en face de l'une des Mosquées intégristes de la rue Jean-Pierre-Thimbaut, dans le onzième arrondissement de Paris, que Rayhana aide les femmes à garder la tête haute : « à ne plus se cacher pour fumer », ni pour expirer. Sa pièce, bientôt un film, donne de la voix à toutes ces Algériennes écartelées entre autoritaires et totalitaires, le complexe du colonisé, la frustration sexuelle et la violence du patriarcat.

À mon âge, je me cache encore pour fumer faisait salle comble lorsqu'on a voulu l'enflammer, après avoir été traitée de pute et de mécréante. Dans l'indifférence des passants, qui l'ont prise pour une folle ou l'ont soupçonné d'avoir tout inventé. C'est cette indifférence, et non la folie de quelques illuminés, qui représente le vrai danger.

Celle des passants, mais aussi celle des journalistes, inquiets à l'idée de « mettre de l'huile sur le feu » ou de « stigmatiser ». Celle des politiques qui ont voulu minimiser, par peur de voir l'affaire

Le prix de la liberté

recupérée. Rayhana, elle-même, le redoutait. Elle n'a pas écrit ce livre pour se plaindre, ni pour arracher le moindre sanglot. Mais pour transmettre un morceau d'histoire universelle : celle de l'Algérie et de la France, de la guerre pour l'indépendance puis la liberté, de ces Algériens qui ont lu Marx, Sartre et Beauvoir... avant de devoir affronter des « damnés de la Terre » égarés par fascination pour l'absolutisme et la violence. Cette folie qui existe désormais sur chaque rive de la Méditerranée, et que nous devons défaire ensemble. En veillant à ce que ni l'autoritarisme ni le racisme ordinaire ne nourrissent le fascisme ordinaire.

Le Prix de la liberté est un conte bien réel pour nous tenir éveillés. Chacune de ses lignes forme le vœu d'éteindre les incendiaires et ravive notre foi dans un monde éclairé.

Caroline Fourest

J'ai rencontré la pièce *À mon âge, je me cache encore pour fumer* aux Métallos. Un choc. Et la pièce m'a poussée irrésistiblement à rencontrer Rayhana. D'une manière urgente : il fallait que sa pièce devienne un film. Et après notre rencontre, la certitude : il n'y avait qu'elle, Rayhana, qui pouvait réaliser ce Film.

La réalité répond souvent aux écrits « vrais » – « vrais » que ça soit de la fiction, comme la pièce de théâtre ou un retour sur son passé comme l'est ce livre. Et c'est au cœur de ce fascinant – dans le cas de Rayhana, parfois dangereux – dialogue entre écrit et réalité qu'il faut lire Rayhana. Lire la femme je veux dire. Et l'œuvre bien sûr.

C'est dans ce dialogue entre écrit et réalité, qu'un soir de janvier l'agression de Rayhana – mais aussi l'indifférence soupçonneuse des commerçants – résumait, validait le propos et les combats de Rayhana. Petite leçon d'humilité, au passage, car si la pièce de théâtre disait qu'il ne faisait pas bon être une femme en Algérie durant la décennie noire, la

réalité disait qu'il ne fait toujours pas bon être une femme, algérienne qui plus est, à Belleville non plus.

Cet épisode de la vie de Rayhana a été, EST douloureux. Mais cela reste un épisode. Et je veux donc zoomer en arrière pour regarder ce livre, regarder Rayhana. Là encore le dialogue entre l'écrit de Rayhana et sa réalité est passionnant. Quoi de plus normal, me direz-vous, que l'écrit dialogue avec la réalité dans un livre comme celui-ci, qui est un retour sur son passé ?

Oui. Mais non. Ce ne sont pas les faits qui comptent. Ce n'est pas la biographie qui est forte. Quoique la vie riche, exceptionnelle, de Rayhana est tout simplement passionnante, fascinante. Ce qui est fort chez Rayhana c'est que le particulier n'est jamais particulier. Il en était ainsi de *À mon âge, je me cache encore pour fumer*, dont on aimerait se dire – pour se rassurer – qu'il s'agit de l'ultra-particulier : c'est loin tout ça. Ce n'est pas « nous ». Ce sont « eux ». Les femmes ALGÉRIENNES en ALGÉRIE... Oui mais non. Quand on lit, quand on vit la pièce, on sent bien que nous sommes toutes ces femmes. Rayhana opère un glissement vers l'universel.

De la même manière ce livre est autobiographie. Et ne l'est pas. Même glissement vers l'universel. Est-ce sa langue généreuse, imagée. À son image ? Oui mais non. Là encore, on se libère vite des circonstances particulières – et passionnantes – de la vie de Rayhana et au cours des pages se dessine un

Le prix de la liberté

parcours de femme libre. Non. Pas un parcours de femme libre. Un parcours de femme libérée. Car la liberté n'est jamais donnée. Elle se prend. S'arrache souvent. S'apprend... pas assez souvent.

Rayhana a pris, arraché sa liberté. Et a appris le prix de la liberté. On peut lire ce livre en se rassurant. Là encore : C'est une femme ALGÉRIENNE en ALGÉRIE. C'est loin tout ça. On peut se rassurer en se disant que la France a su accueillir cette femme. Tout ça n'est pas entièrement faux. Mais ça n'est pas vrai pour autant.

Ça serait tomber à côté du livre, à côté de Rayhana, à côté de la liberté. Car c'est une histoire dont le point d'orgue ne se trouve pas « là-bas » mais chez nous... Dans les rues de Belleville. Dans notre indifférence. Notre indifférence à la liberté agressée.

Michèle Ray Gavras

L'agression

« Rayhana, l'artiste féministe de 45 ans, a été agressée et aspergée d'essence mardi soir alors qu'elle se rendait à la maison des Métallos à Paris (XI^e) où elle joue, avec huit autres actrices, sa pièce *À mon âge je me cache encore pour fumer*.

La section antiterroriste de la brigade criminelle a été chargée de l'enquête, les policiers privilégiant un acte en lien avec la pièce qu'elle joue à Paris sur la situation des femmes algériennes. »

Agence France-Presse, 18 h 43,
15 janvier 2010

C'ÉTAIT L'HIVER et dehors il gelait. À l'heure où je vais jouer, la nuit est déjà bien tombée. J'habite Belleville. C'est un quartier en pente. Dans ma rue, la lumineuse rue du Soleil, il n'y a pas de magasins. Juste une sorte d'atelier d'un jaune défraîchi avec l'inscription « Étalonnage cinématographique ».

Le prix de la liberté

Soudain, j'ai entendu une voix dans mon dos qui disait : « On t'a prévenue. » Un type m'a tamponnée. Puis j'ai reçu un jet. Gluant, poisseux. Ça m'a piqué les yeux. Je n'y voyais plus rien. J'ai avalé un peu de liquide. J'ai ouvert la bouche, pour respirer, et aussi les yeux, pour voir. Voir qui c'était. J'ai aperçu une braise au bord de mon visage. Plus tard, un policier m'a dit : « Votre chance, ce sont vos cheveux mouillés. »

Le liquide, c'était de l'essence et j'aurais dû brûler.

J'ai descendu à toute allure la rue de Belleville, mon chemin d'habitudes. J'en avais partout sur le visage, c'était imprégné dans mes cheveux. J'ai jeté un œil derrière moi pour voir s'ils me suivaient. Je suis enfin arrivée dans cette rue pleine de commerces. L'épicier arabe, la pizzeria « italienne » tenue par un couple tunisien. Je leur crie : « Appelez la police ! Je viens de me faire agresser ! » Je l'ai dit en arabe et en français. Souvent, je mélange les deux. Le gars devant la porte m'a regardée d'un drôle d'air. Comme si j'étais une extraterrestre. Il m'a répondu : « J'ai pas le droit de téléphoner. Le patron veut pas. » Je ne comprenais pas pourquoi il me disait cela. C'est la police que je voulais qu'il appelle, pas ma mère ! Avais-je l'air si effrayante ? Plus tard, le commissaire m'a confié : « Nous l'avons rencontré. Il n'a pas toute sa tête. » C'est bien ma chance : la première personne à qui je demande secours est un simplet. Et moi qui

Table

Mariage	231
De notre passion, la mort aura raison	235
Je ne suis pas profonde	239

ACTE VI

Sans titre	243
La menace	249
Saïd	253
Morts	257
La religion	259
La déprime, impression	263
Un visa	269

ACTE VII

Il faudra bien s'en aller	275
Vogue la galère	281
Oublier	287
Éclairs d'Algérie	289

ACTE VIII

Une bêtise à Alger	295
Une ronde, un voile	301
Mon oncle et les djinns	303
Drôle de rêve, drôle de drame	305
Écrire	307
L'exil	311
Samir, mais aussi les autres	315
Mécréante	321
Nomade	323
« Je ne veux pas qu'on me timbre »	327
<i>Remerciements</i>	331

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N°édition : L.01ELKN000304.N001
Dépôt légal : janvier 2011